

ficale. Ce langage était comme le préluce de la Réforme. Grosi, le plus renommé d'un des plus grands savants de son temps. Roger Bacon, son contemporain, avait pour lui une estime toute particulière et le citait parmi les plus illustres de ses contemporains. Il a atteint la perfection en philosophie. Il a laissé un assez grand nombre d'ouvrages, dont le style est bourgeois, diffus et sans harmonie. Parmi ses écrits imprimés, nous citerons : *De corruptis Ecclesiis*, discours publié dans l'Anghia sacra de Warton; *Commentaire sur la théologie mystique* de Denis l'Aréopagite, inséré dans les *Œuvres* de Denis (Strasbourg, 1503, in-fol.); *De cessatione legum* (1652), etc.

GROSSETO, ville forte d'Italie, ch.-l. de la province de son nom, à 86 kilom. S. de Florence, sur l'Ombrone; 3,993 hab. Evêché, cour d'appel. Aux environs, vastes salines, produisant annuellement 100,000 quintaux de sel. Éducation de bestiaux et agriculture. La ville est située au milieu d'un territoire marécageux; aussi y règne-t-il des maladies endémiques. Dans les environs se voit l'emplacement de l'antique *Russella*, cité étrusque dont il ne reste que des débris d'une construction massive. Il La province de Grosseto, comprise entre la Méditerranée au S., les anciens États de l'Église au S.-E., la province de Sienna au N., et celle de Livourne au N.-O., a une superficie de 4,433 kilom. carrés, et 100,626 hab.

GROSSETTE s. f. (gro-sé-te — dim. de grosse). Constr. Retour des chambranles dans les portes et fenêtres.

GROSSEUR s. f. (gro-seur — rad. gros). Volume, dimensions : GROSSEUR d'un arbre, d'une personne.

Il était, quand je l'eus, de grosseur raisonnable. LA FONTAINE. Et son corps, ramassé dans sa courte grosseur. FAUCONNET. Fait gémir les coussins sous sa molle épaisseur. BOILEAU.

— Nom que l'on donne vulgairement aux tumeurs : GROSSEUR à la gorge, au bras, à la cuisse.

GROSS-GLOCKNER, V. GLOCKNER (GROSS-). **GROSSI**, IE (gro-si) part. passé du v. Grossir. Devenu gros ou plus gros : *Je vous trouve grossi depuis votre voyage. Les chemins sont défoncés, les ruisseaux grossis.* (Cormenin.) Qui paraît plus gros : *Un objet grossit par le microscope. Un animal grossit par l'imagination.*

— Fig. Augmenté, développé : *Les enfants saisissent mieux la vérité ramené à une forme adretable, que grossis d'un volume de dissertations.* (Froudh.)

GROSSI (Ernest ns), médecin allemand, né à Passau en 1781, mort à Munich en 1829. Il alla d'abord étudier la médecine sous Frank et Sioerck, et y passa quatre années; reçu docteur à dix-neuf ans, revint dans sa ville natale, où il suivit les cours de l'école chirurgicale. Il alla ensuite à Halle, à Berlin, et fut enfin nommé professeur à Salzbourg; mais lorsque cette ville passa sous une domination nouvelle, Grossi vint à Passau, où il resta jusqu'à la mort de son père. A cette époque, c'est-à-dire en 1808, il fut appelé à Munich, où il occupa pendant six ans la chaire chirurgicale de l'université. Il fut plus tard celle de séméiotique et de clinique. Grossi a une statue élevée, en son honneur, près de l'hôpital de Munich.

Parmi les écrits publiés par Grossi, nous citerons : *Traité de pathologie générale* (Munich, 1811, 2 vol. in-8°); *Ernesti Grossi medicis et chirurgici opera posthuma* (3 vol.), enfin, plusieurs écrits insérés dans la *Gazette de Salzbourg*.

GROSSI (Tommaso), poète et romancier italien, né à Bellano, sur les bords du lac de Côme, le 20 janvier 1791, mort à Milan le 10 décembre 1858. Il fut, avec Manzoni et Silvio Pellico, un des promoteurs de la rénovation littéraire qui s'effectua, en Italie comme en France, au commencement de ce siècle. Son éducation, à Bellano, fut d'abord toute religieuse, et sa famille le destinait à l'état ecclésiastique; puis d'autres maîtres lui furent données, et, ses études classiques achevées, il alla étudier le droit à Pavie et se fit recevoir avocat en 1810. Sa fortune patrimoniale lui permettait de ne pas exercer de profession et de se livrer à ses goûts littéraires; il se lia d'amitié avec Porta, poète caustique et hémécure, dont les vers, écrits en dialecte milanais, n'ont guère franchi l'enceinte de la cité lombarde, malgré leur mérite, et ce fut dans ce dialecte que Grossi s'essaya d'abord, par une satire qui courut manuscrite, la *Principale*, et éveilla les susceptibilités de la police autrichienne. La poésie y évoqua l'ombre du ministre Prina, massacré en 1814, et flagellait en même temps et les vainqueurs et les nobles milanais, leurs complices. Infortuné, le poète rechercha l'auteur de son poème et emprisonna tous ceux qui lui semblaient bon de soupçonner. Grossi se livra lui-même et en fut quitte pour quelques jours de prison. Cette aventure compromit sa réputation. Deux petits poèmes, la *Nomina del capellano*, le *Nozze verdi*, un drame, *Maria Visconti*, écrits encore en dialecte milanais, et enfin, le roman, *Il Conte Tomasi, la Fugitive et l'Idalgona* (1816-1820), compositions romantiques, légendes amoureuses et sentimentales, en beaux vers italiens, firent

connaître sa véritable valeur. Dès lors Grossi, qui on a appelé depuis *Bellini* et la *nostalgie italienne*, fut le poète à la mode; il eut pour lui toutes les femmes, éprises de ses récits amoureaux et de ses strophes harmonieuses. Aussi attendit-il avec impatience la publication de son grand ouvrage, les *Lombards à la première croisade* (1826); l'auteur recueillit 2,500 souscriptions, qui lui produisirent un capital de 30,000 francs, fait inouï jusqu'alors en Italie, où, non-seulement les vers, mais les meilleurs ouvrages en prose pouvaient à peine couvrir les frais d'impression. Ce poème des *Lombards*, qui renferme de très-beaux passages, mais dont la portée dépassait les forces du poète, souleva de violentes critiques. Aux plus rares mérites du style s'alliait cependant une originalité remarquable. Il en fallait, pour traiter le même sujet que Tasse; aussi, quel que fut son talent, Grossi aurait complètement échoué, en présence de ce rival, s'il eût compris de même le sujet de la première croisade. Mais, plus historien, plus archéologue que l'auteur de la *Gerusalemme liberata*, Grossi a composé son poème comme l'eût fait un romantique de l'école de Victor Hugo et évité par là toute comparaison avec le chantre de Glorinde et d'Armide. Découragé cependant par ces critiques, dont les plus sensibles pour lui portaient sur la somme que lui avait rapporté son œuvre, escomptée d'avance, Grossi renonça pour quelques années à la littérature. Il n'y rentra que huit ans plus tard, par la publication d'un roman : *Marco Visconti* (1834), écrit sous l'influence des *Promessi sposi* de Manzoni. Dans ce roman, traduit en français (1835, in-8°), se trouve la jolie poésie : *L'Idalgona rondinella*. Moins bon prosateur que poète, Grossi, à qui ces ouvrages avaient assuré une place honorable parmi les écrivains de l'école lombarde, publia son dernier travail en 1837, une nouvelle en ottave rime, *Ulrico e Lida*, écrite sur le modèle de ses premiers poèmes. Le fond de ces compositions est toujours le même, une passion contrariée, une jeune fille pure et aimante qui meurt d'amour. Pour peu qu'on ait lu quelques-uns de ses vers, on s'aperçoit aisément que Grossi est de la même école que Manzoni; c'est la même pureté avec la même hardiesse; c'est le vieil italien rajouté par des hommes d'aujourd'hui. Mais ce n'est pas seulement par le style qu'il appartient à l'école qui a renouvelé la littérature italienne au dix-neuvième siècle; lui aussi s'est établi au cœur de notre nation, a pris dans l'homme son point de vue. Quoique poète épique, c'est surtout des passions, des sentiments, des caractères qu'il est frappé. *Idalgona*, la *Fugitive* et surtout la *Pia* sont exclusivement des œuvres sentimentales; et ce qu'on apprécie le plus chez lui, ce qu'il préfère lui-même à toute autre autre chose, c'est cette puissance d'attacher en émuant :

Il cantait che nell'anima si sente. Grossi, marié en 1838, se renferma dès lors dans la vie domestique. Le gouvernement provisoire de Milan le nomma, en 1848, directeur général des écoles secondaires; mais, peu après, il vécut dans la retraite jusqu'à sa mort. Massimo d'Azeglio a dit de lui : « C'est le cœur le plus droit que j'aie jamais connu. » César Guizot, son ami, ajoute que : « quoiqu'écrivain et bon patriote, et condamné à la gloire, il a vécu heureux, parce qu'il a su aimer et être aimé. » Grossi a été, à Milan, le directeur des écoles, le directeur de l'école écrite en dialecte milanais, les académiciens de Brera lui ont élevé à Milan un monument dû au ciseau du sculpteur Vela.

GROSSIER, ÈRE adj. (gro-si-è-re — rad. gros). Qui n'est pas délié, qui n'est pas fin, qui n'est pas délicat : *Drap GROSSIER. Vêtements GROSSIERS. Traits GROSSIERS. Liquueur GROSSIERE. Vapeurs GROSSIERS. Les feux du soleil ne sont pas obscurcis par des vapeurs GROSSIERS.* (Barthé.) *Une tache d'huile choque moins sur une bure GROSSIERE que sur une riche étoffe.* (Th. Gaut.) De basse ou de mauvaise qualité, en parlant des aliments : *Aliments GROSSIERS. Nourriture GROSSIERE. Pain GROSSIER. Une résine également aux mauvais traitements et aux incommodités d'un climat fâcheux et d'une nourriture GROSSIERE.* (Buff.) Qui n'est fait ni proprement ni avec délicatesse : *Ouvrage GROSSIER. Travail GROSSIER. Meubles GROSSIERS. Sculpture GROSSIERE. Ébauche GROSSIERE. Imitation GROSSIERE.*

— Par ext. Matériel, sensuel : *Plaisirs GROSSIERS. Dées GROSSIERS. Appétits GROSSIERS. GROSSIERS voluptés.* On dit aussi, au plaisir de l'ymen, et terrestre et grossier. **REONARD**. — Fig. Rude, inculte, peu civilisé, dépourvu de politesse, de civilité : *Peuple GROSSIER. Société GROSSIERE. Mœurs GROSSIERS. Esprit GROSSIER. Langage GROSSIER. Déhors GROSSIERS. Des jeunes gens se croient naturels lorsqu'ils sont GROSSIERS.* (La Roche.) *Sans la femme, l'homme serait rude, GROSSIER, inculte.* (Chateaub.) *Le poète y évoqua l'ombre du ministre Prina, massacré en 1814, et flagellait en même temps et les vainqueurs et les nobles milanais, leurs complices.* Infortuné, le poète rechercha l'auteur de son poème et emprisonna tous ceux qui lui semblaient bon de soupçonner. Grossi se livra lui-même et en fut quitte pour quelques jours de prison. Cette aventure compromit sa réputation. Deux petits poèmes, la *Nomina del capellano*, le *Nozze verdi*, un drame, *Maria Visconti*, écrits encore en dialecte milanais, et enfin, le roman, *Il Conte Tomasi, la Fugitive et l'Idalgona* (1816-1820), compositions romantiques, légendes amoureuses et sentimentales, en beaux vers italiens, firent

connaître sa véritable valeur. Dès lors Grossi, qui on a appelé depuis *Bellini* et la *nostalgie italienne*, fut le poète à la mode; il eut pour lui toutes les femmes, éprises de ses récits amoureaux et de ses strophes harmonieuses. Aussi attendit-il avec impatience la publication de son grand ouvrage, les *Lombards à la première croisade* (1826); l'auteur recueillit 2,500 souscriptions, qui lui produisirent un capital de 30,000 francs, fait inouï jusqu'alors en Italie, où, non-seulement les vers, mais les meilleurs ouvrages en prose pouvaient à peine couvrir les frais d'impression. Ce poème des *Lombards*, qui renferme de très-beaux passages, mais dont la portée dépassait les forces du poète, souleva de violentes critiques. Aux plus rares mérites du style s'alliait cependant une originalité remarquable. Il en fallait, pour traiter le même sujet que Tasse; aussi, quel que fut son talent, Grossi aurait complètement échoué, en présence de ce rival, s'il eût compris de même le sujet de la première croisade. Mais, plus historien, plus archéologue que l'auteur de la *Gerusalemme liberata*, Grossi a composé son poème comme l'eût fait un romantique de l'école de Victor Hugo et évité par là toute comparaison avec le chantre de Glorinde et d'Armide. Découragé cependant par ces critiques, dont les plus sensibles pour lui portaient sur la somme que lui avait rapporté son œuvre, escomptée d'avance, Grossi renonça pour quelques années à la littérature. Il n'y rentra que huit ans plus tard, par la publication d'un roman : *Marco Visconti* (1834), écrit sous l'influence des *Promessi sposi* de Manzoni. Dans ce roman, traduit en français (1835, in-8°), se trouve la jolie poésie : *L'Idalgona rondinella*. Moins bon prosateur que poète, Grossi, à qui ces ouvrages avaient assuré une place honorable parmi les écrivains de l'école lombarde, publia son dernier travail en 1837, une nouvelle en ottave rime, *Ulrico e Lida*, écrite sur le modèle de ses premiers poèmes. Le fond de ces compositions est toujours le même, une passion contrariée, une jeune fille pure et aimante qui meurt d'amour. Pour peu qu'on ait lu quelques-uns de ses vers, on s'aperçoit aisément que Grossi est de la même école que Manzoni; c'est la même pureté avec la même hardiesse; c'est le vieil italien rajouté par des hommes d'aujourd'hui. Mais ce n'est pas seulement par le style qu'il appartient à l'école qui a renouvelé la littérature italienne au dix-neuvième siècle; lui aussi s'est établi au cœur de notre nation, a pris dans l'homme son point de vue. Quoique poète épique, c'est surtout des passions, des sentiments, des caractères qu'il est frappé. *Idalgona*, la *Fugitive* et surtout la *Pia* sont exclusivement des œuvres sentimentales; et ce qu'on apprécie le plus chez lui, ce qu'il préfère lui-même à toute autre autre chose, c'est cette puissance d'attacher en émuant :

Il cantait che nell'anima si sente. Grossi, marié en 1838, se renferma dès lors dans la vie domestique. Le gouvernement provisoire de Milan le nomma, en 1848, directeur général des écoles secondaires; mais, peu après, il vécut dans la retraite jusqu'à sa mort. Massimo d'Azeglio a dit de lui : « C'est le cœur le plus droit que j'aie jamais connu. » César Guizot, son ami, ajoute que : « quoiqu'écrivain et bon patriote, et condamné à la gloire, il a vécu heureux, parce qu'il a su aimer et être aimé. » Grossi a été, à Milan, le directeur des écoles, le directeur de l'école écrite en dialecte milanais, les académiciens de Brera lui ont élevé à Milan un monument dû au ciseau du sculpteur Vela.

GROSSIER, ÈRE adj. (gro-si-è-re — rad. gros). Qui n'est pas délié, qui n'est pas fin, qui n'est pas délicat : *Drap GROSSIER. Vêtements GROSSIERS. Traits GROSSIERS. Liquueur GROSSIERE. Vapeurs GROSSIERS. Les feux du soleil ne sont pas obscurcis par des vapeurs GROSSIERS.* (Barthé.) *Une tache d'huile choque moins sur une bure GROSSIERE que sur une riche étoffe.* (Th. Gaut.) De basse ou de mauvaise qualité, en parlant des aliments : *Aliments GROSSIERS. Nourriture GROSSIERE. Pain GROSSIER. Une résine également aux mauvais traitements et aux incommodités d'un climat fâcheux et d'une nourriture GROSSIERE.* (Buff.) Qui n'est fait ni proprement ni avec délicatesse : *Ouvrage GROSSIER. Travail GROSSIER. Meubles GROSSIERS. Sculpture GROSSIERE. Ébauche GROSSIERE. Imitation GROSSIERE.*

— Par ext. Matériel, sensuel : *Plaisirs GROSSIERS. Dées GROSSIERS. Appétits GROSSIERS. GROSSIERS voluptés.* On dit aussi, au plaisir de l'ymen, et terrestre et grossier. **REONARD**. — Fig. Rude, inculte, peu civilisé, dépourvu de politesse, de civilité : *Peuple GROSSIER. Société GROSSIERE. Mœurs GROSSIERS. Esprit GROSSIER. Langage GROSSIER. Déhors GROSSIERS. Des jeunes gens se croient naturels lorsqu'ils sont GROSSIERS.* (La Roche.) *Sans la femme, l'homme serait rude, GROSSIER, inculte.* (Chateaub.) *Le poète y évoqua l'ombre du ministre Prina, massacré en 1814, et flagellait en même temps et les vainqueurs et les nobles milanais, leurs complices.* Infortuné, le poète rechercha l'auteur de son poème et emprisonna tous ceux qui lui semblaient bon de soupçonner. Grossi se livra lui-même et en fut quitte pour quelques jours de prison. Cette aventure compromit sa réputation. Deux petits poèmes, la *Nomina del capellano*, le *Nozze verdi*, un drame, *Maria Visconti*, écrits encore en dialecte milanais, et enfin, le roman, *Il Conte Tomasi, la Fugitive et l'Idalgona* (1816-1820), compositions romantiques, légendes amoureuses et sentimentales, en beaux vers italiens, firent

connaître sa véritable valeur. Dès lors Grossi, qui on a appelé depuis *Bellini* et la *nostalgie italienne*, fut le poète à la mode; il eut pour lui toutes les femmes, éprises de ses récits amoureaux et de ses strophes harmonieuses. Aussi attendit-il avec impatience la publication de son grand ouvrage, les *Lombards à la première croisade* (1826); l'auteur recueillit 2,500 souscriptions, qui lui produisirent un capital de 30,000 francs, fait inouï jusqu'alors en Italie, où, non-seulement les vers, mais les meilleurs ouvrages en prose pouvaient à peine couvrir les frais d'impression. Ce poème des *Lombards*, qui renferme de très-beaux passages, mais dont la portée dépassait les forces du poète, souleva de violentes critiques. Aux plus rares mérites du style s'alliait cependant une originalité remarquable. Il en fallait, pour traiter le même sujet que Tasse; aussi, quel que fut son talent, Grossi aurait complètement échoué, en présence de ce rival, s'il eût compris de même le sujet de la première croisade. Mais, plus historien, plus archéologue que l'auteur de la *Gerusalemme liberata*, Grossi a composé son poème comme l'eût fait un romantique de l'école de Victor Hugo et évité par là toute comparaison avec le chantre de Glorinde et d'Armide. Découragé cependant par ces critiques, dont les plus sensibles pour lui portaient sur la somme que lui avait rapporté son œuvre, escomptée d'avance, Grossi renonça pour quelques années à la littérature. Il n'y rentra que huit ans plus tard, par la publication d'un roman : *Marco Visconti* (1834), écrit sous l'influence des *Promessi sposi* de Manzoni. Dans ce roman, traduit en français (1835, in-8°), se trouve la jolie poésie : *L'Idalgona rondinella*. Moins bon prosateur que poète, Grossi, à qui ces ouvrages avaient assuré une place honorable parmi les écrivains de l'école lombarde, publia son dernier travail en 1837, une nouvelle en ottave rime, *Ulrico e Lida*, écrite sur le modèle de ses premiers poèmes. Le fond de ces compositions est toujours le même, une passion contrariée, une jeune fille pure et aimante qui meurt d'amour. Pour peu qu'on ait lu quelques-uns de ses vers, on s'aperçoit aisément que Grossi est de la même école que Manzoni; c'est la même pureté avec la même hardiesse; c'est le vieil italien rajouté par des hommes d'aujourd'hui. Mais ce n'est pas seulement par le style qu'il appartient à l'école qui a renouvelé la littérature italienne au dix-neuvième siècle; lui aussi s'est établi au cœur de notre nation, a pris dans l'homme son point de vue. Quoique poète épique, c'est surtout des passions, des sentiments, des caractères qu'il est frappé. *Idalgona*, la *Fugitive* et surtout la *Pia* sont exclusivement des œuvres sentimentales; et ce qu'on apprécie le plus chez lui, ce qu'il préfère lui-même à toute autre autre chose, c'est cette puissance d'attacher en émuant :

Il cantait che nell'anima si sente. Grossi, marié en 1838, se renferma dès lors dans la vie domestique. Le gouvernement provisoire de Milan le nomma, en 1848, directeur général des écoles secondaires; mais, peu après, il vécut dans la retraite jusqu'à sa mort. Massimo d'Azeglio a dit de lui : « C'est le cœur le plus droit que j'aie jamais connu. » César Guizot, son ami, ajoute que : « quoiqu'écrivain et bon patriote, et condamné à la gloire, il a vécu heureux, parce qu'il a su aimer et être aimé. » Grossi a été, à Milan, le directeur des écoles, le directeur de l'école écrite en dialecte milanais, les académiciens de Brera lui ont élevé à Milan un monument dû au ciseau du sculpteur Vela.

GROSSIER, ÈRE adj. (gro-si-è-re — rad. gros). Qui n'est pas délié, qui n'est pas fin, qui n'est pas délicat : *Drap GROSSIER. Vêtements GROSSIERS. Traits GROSSIERS. Liquueur GROSSIERE. Vapeurs GROSSIERS. Les feux du soleil ne sont pas obscurcis par des vapeurs GROSSIERS.* (Barthé.) *Une tache d'huile choque moins sur une bure GROSSIERE que sur une riche étoffe.* (Th. Gaut.) De basse ou de mauvaise qualité, en parlant des aliments : *Aliments GROSSIERS. Nourriture GROSSIERE. Pain GROSSIER. Une résine également aux mauvais traitements et aux incommodités d'un climat fâcheux et d'une nourriture GROSSIERE.* (Buff.) Qui n'est fait ni proprement ni avec délicatesse : *Ouvrage GROSSIER. Travail GROSSIER. Meubles GROSSIERS. Sculpture GROSSIERE. Ébauche GROSSIERE. Imitation GROSSIERE.*

— Par ext. Matériel, sensuel : *Plaisirs GROSSIERS. Dées GROSSIERS. Appétits GROSSIERS. GROSSIERS voluptés.* On dit aussi, au plaisir de l'ymen, et terrestre et grossier. **REONARD**. — Fig. Rude, inculte, peu civilisé, dépourvu de politesse, de civilité : *Peuple GROSSIER. Société GROSSIERE. Mœurs GROSSIERS. Esprit GROSSIER. Langage GROSSIER. Déhors GROSSIERS. Des jeunes gens se croient naturels lorsqu'ils sont GROSSIERS.* (La Roche.) *Sans la femme, l'homme serait rude, GROSSIER, inculte.* (Chateaub.) *Le poète y évoqua l'ombre du ministre Prina, massacré en 1814, et flagellait en même temps et les vainqueurs et les nobles milanais, leurs complices.* Infortuné, le poète rechercha l'auteur de son poème et emprisonna tous ceux qui lui semblaient bon de soupçonner. Grossi se livra lui-même et en fut quitte pour quelques jours de prison. Cette aventure compromit sa réputation. Deux petits poèmes, la *Nomina del capellano*, le *Nozze verdi*, un drame, *Maria Visconti*, écrits encore en dialecte milanais, et enfin, le roman, *Il Conte Tomasi, la Fugitive et l'Idalgona* (1816-1820), compositions romantiques, légendes amoureuses et sentimentales, en beaux vers italiens, firent

connaître sa véritable valeur. Dès lors Grossi, qui on a appelé depuis *Bellini* et la *nostalgie italienne*, fut le poète à la mode; il eut pour lui toutes les femmes, éprises de ses récits amoureaux et de ses strophes harmonieuses. Aussi attendit-il avec impatience la publication de son grand ouvrage, les *Lombards à la première croisade* (1826); l'auteur recueillit 2,500 souscriptions, qui lui produisirent un capital de 30,000 francs, fait inouï jusqu'alors en Italie, où, non-seulement les vers, mais les meilleurs ouvrages en prose pouvaient à peine couvrir les frais d'impression. Ce poème des *Lombards*, qui renferme de très-beaux passages, mais dont la portée dépassait les forces du poète, souleva de violentes critiques. Aux plus rares mérites du style s'alliait cependant une originalité remarquable. Il en fallait, pour traiter le même sujet que Tasse; aussi, quel que fut son talent, Grossi aurait complètement échoué, en présence de ce rival, s'il eût compris de même le sujet de la première croisade. Mais, plus historien, plus archéologue que l'auteur de la *Gerusalemme liberata*, Grossi a composé son poème comme l'eût fait un romantique de l'école de Victor Hugo et évité par là toute comparaison avec le chantre de Glorinde et d'Armide. Découragé cependant par ces critiques, dont les plus sensibles pour lui portaient sur la somme que lui avait rapporté son œuvre, escomptée d'avance, Grossi renonça pour quelques années à la littérature. Il n'y rentra que huit ans plus tard, par la publication d'un roman : *Marco Visconti* (1834), écrit sous l'influence des *Promessi sposi* de Manzoni. Dans ce roman, traduit en français (1835, in-8°), se trouve la jolie poésie : *L'Idalgona rondinella*. Moins bon prosateur que poète, Grossi, à qui ces ouvrages avaient assuré une place honorable parmi les écrivains de l'école lombarde, publia son dernier travail en 1837, une nouvelle en ottave rime, *Ulrico e Lida*, écrite sur le modèle de ses premiers poèmes. Le fond de ces compositions est toujours le même, une passion contrariée, une jeune fille pure et aimante qui meurt d'amour. Pour peu qu'on ait lu quelques-uns de ses vers, on s'aperçoit aisément que Grossi est de la même école que Manzoni; c'est la même pureté avec la même hardiesse; c'est le vieil italien rajouté par des hommes d'aujourd'hui. Mais ce n'est pas seulement par le style qu'il appartient à l'école qui a renouvelé la littérature italienne au dix-neuvième siècle; lui aussi s'est établi au cœur de notre nation, a pris dans l'homme son point de vue. Quoique poète épique, c'est surtout des passions, des sentiments, des caractères qu'il est frappé. *Idalgona*, la *Fugitive* et surtout la *Pia* sont exclusivement des œuvres sentimentales; et ce qu'on apprécie le plus chez lui, ce qu'il préfère lui-même à toute autre autre chose, c'est cette puissance d'attacher en émuant :

Il cantait che nell'anima si sente. Grossi, marié en 1838, se renferma dès lors dans la vie domestique. Le gouvernement provisoire de Milan le nomma, en 1848, directeur général des écoles secondaires; mais, peu après, il vécut dans la retraite jusqu'à sa mort. Massimo d'Azeglio a dit de lui : « C'est le cœur le plus droit que j'aie jamais connu. » César Guizot, son ami, ajoute que : « quoiqu'écrivain et bon patriote, et condamné à la gloire, il a vécu heureux, parce qu'il a su aimer et être aimé. » Grossi a été, à Milan, le directeur des écoles, le directeur de l'école écrite en dialecte milanais, les académiciens de Brera lui ont élevé à Milan un monument dû au ciseau du sculpteur Vela.

GROSSIER, ÈRE adj. (gro-si-è-re — rad. gros). Qui n'est pas délié, qui n'est pas fin, qui n'est pas délicat : *Drap GROSSIER. Vêtements GROSSIERS. Traits GROSSIERS. Liquueur GROSSIERE. Vapeurs GROSSIERS. Les feux du soleil ne sont pas obscurcis par des vapeurs GROSSIERS.* (Barthé.) *Une tache d'huile choque moins sur une bure GROSSIERE que sur une riche étoffe.* (Th. Gaut.) De basse ou de mauvaise qualité, en parlant des aliments : *Aliments GROSSIERS. Nourriture GROSSIERE. Pain GROSSIER. Une résine également aux mauvais traitements et aux incommodités d'un climat fâcheux et d'une nourriture GROSSIERE.* (Buff.) Qui n'est fait ni proprement ni avec délicatesse : *Ouvrage GROSSIER. Travail GROSSIER. Meubles GROSSIERS. Sculpture GROSSIERE. Ébauche GROSSIERE. Imitation GROSSIERE.*

— Par ext. Matériel, sensuel : *Plaisirs GROSSIERS. Dées GROSSIERS. Appétits GROSSIERS. GROSSIERS voluptés.* On dit aussi, au plaisir de l'ymen, et terrestre et grossier. **REONARD**. — Fig. Rude, inculte, peu civilisé, dépourvu de politesse, de civilité : *Peuple GROSSIER. Société GROSSIERE. Mœurs GROSSIERS. Esprit GROSSIER. Langage GROSSIER. Déhors GROSSIERS. Des jeunes gens se croient naturels lorsqu'ils sont GROSSIERS.* (La Roche.) *Sans la femme, l'homme serait rude, GROSSIER, inculte.* (Chateaub.) *Le poète y évoqua l'ombre du ministre Prina, massacré en 1814, et flagellait en même temps et les vainqueurs et les nobles milanais, leurs complices.* Infortuné, le poète rechercha l'auteur de son poème et emprisonna tous ceux qui lui semblaient bon de soupçonner. Grossi se livra lui-même et en fut quitte pour quelques jours de prison. Cette aventure compromit sa réputation. Deux petits poèmes, la *Nomina del capellano*, le *Nozze verdi*, un drame, *Maria Visconti*, écrits encore en dialecte milanais, et enfin, le roman, *Il Conte Tomasi, la Fugitive et l'Idalgona* (1816-1820), compositions romantiques, légendes amoureuses et sentimentales, en beaux vers italiens, firent

connaître sa véritable valeur. Dès lors Grossi, qui on a appelé depuis *Bellini* et la *nostalgie italienne*, fut le poète à la mode; il eut pour lui toutes les femmes, éprises de ses récits amoureaux et de ses strophes harmonieuses. Aussi attendit-il avec impatience la publication de son grand ouvrage, les *Lombards à la première croisade* (1826); l'auteur recueillit 2,500 souscriptions, qui lui produisirent un capital de 30,000 francs, fait inouï jusqu'alors en Italie, où, non-seulement les vers, mais les meilleurs ouvrages en prose pouvaient à peine couvrir les frais d'impression. Ce poème des *Lombards*, qui renferme de très-beaux passages, mais dont la portée dépassait les forces du poète, souleva de violentes critiques. Aux plus rares mérites du style s'alliait cependant une originalité remarquable. Il en fallait, pour traiter le même sujet que Tasse; aussi, quel que fut son talent, Grossi aurait complètement échoué, en présence de ce rival, s'il eût compris de même le sujet de la première croisade. Mais, plus historien, plus archéologue que l'auteur de la *Gerusalemme liberata*, Grossi a composé son poème comme l'eût fait un romantique de l'école de Victor Hugo et évité par là toute comparaison avec le chantre de Glorinde et d'Armide. Découragé cependant par ces critiques, dont les plus sensibles pour lui portaient sur la somme que lui avait rapporté son œuvre, escomptée d'avance, Grossi renonça pour quelques années à la littérature. Il n'y rentra que huit ans plus tard, par la publication d'un roman : *Marco Visconti* (1834), écrit sous l'influence des *Promessi sposi* de Manzoni. Dans ce roman, traduit en français (1835, in-8°), se trouve la jolie poésie : *L'Idalgona rondinella*. Moins bon prosateur que poète, Grossi, à qui ces ouvrages avaient assuré une place honorable parmi les écrivains de l'école lombarde, publia son dernier travail en 1837, une nouvelle en ottave rime, *Ulrico e Lida*, écrite sur le modèle de ses premiers poèmes. Le fond de ces compositions est toujours le même, une passion contrariée, une jeune fille pure et aimante qui meurt d'amour. Pour peu qu'on ait lu quelques-uns de ses vers, on s'aperçoit aisément que Grossi est de la même école que Manzoni; c'est la même pureté avec la même hardiesse; c'est le vieil italien rajouté par des hommes d'aujourd'hui. Mais ce n'est pas seulement par le style qu'il appartient à l'école qui a renouvelé la littérature italienne au dix-neuvième siècle; lui aussi s'est établi au cœur de notre nation, a pris dans l'homme son point de vue. Quoique poète épique, c'est surtout des passions, des sentiments, des caractères qu'il est frappé. *Idalgona*, la *Fugitive* et surtout la *Pia* sont exclusivement des œuvres sentimentales; et ce qu'on apprécie le plus chez lui, ce qu'il préfère lui-même à toute autre autre chose, c'est cette puissance d'attacher en émuant :

Il cantait che nell'anima si sente. Grossi, marié en 1838, se renferma dès lors dans la vie domestique. Le gouvernement provisoire de Milan le nomma, en 1848, directeur général des écoles secondaires; mais, peu après, il vécut dans la retraite jusqu'à sa mort. Massimo d'Azeglio a dit de lui : « C'est le cœur le plus droit que j'aie jamais connu. » César Guizot, son ami, ajoute que : « quoiqu'écrivain et bon patriote, et condamné à la gloire, il a vécu heureux, parce qu'il a su aimer et être aimé. » Grossi a été, à Milan, le directeur des écoles, le directeur de l'école écrite en dialecte milanais, les académiciens de Brera lui ont élevé à Milan un monument dû au ciseau du sculpteur Vela.

GROSSIER, ÈRE adj. (gro-si-è-re — rad. gros). Qui n'est pas délié, qui n'est pas fin, qui n'est pas délicat : *Drap GROSSIER. Vêtements GROSSIERS. Traits GROSSIERS. Liquueur GROSSIERE. Vapeurs GROSSIERS. Les feux du soleil ne sont pas obscurcis par des vapeurs GROSSIERS.* (Barthé.) *Une tache d'huile choque moins sur une bure GROSSIERE que sur une riche étoffe.* (Th. Gaut.) De basse ou de mauvaise qualité, en parlant des aliments : *Aliments GROSSIERS. Nourriture GROSSIERE. Pain GROSSIER. Une résine également aux mauvais traitements et aux incommodités d'un climat fâcheux et d'une nourriture GROSSIERE.* (Buff.) Qui n'est fait ni proprement ni avec délicatesse : *Ouvrage GROSSIER. Travail GROSSIER. Meubles GROSSIERS. Sculpture GROSSIERE. Ébauche GROSSIERE. Imitation GROSSIERE.*

— Par ext. Matériel, sensuel : *Plaisirs GROSSIERS. Dées GROSSIERS. Appétits GROSSIERS. GROSSIERS voluptés.* On dit aussi, au plaisir de l'ymen, et terrestre et grossier. **REONARD**. — Fig. Rude, inculte, peu civilisé, dépourvu de politesse, de civilité : *Peuple GROSSIER. Société GROSSIERE. Mœurs GROSSIERS. Esprit GROSSIER. Langage GROSSIER. Déhors GROSSIERS. Des jeunes gens se croient naturels lorsqu'ils sont GROSSIERS.* (La Roche.) *Sans la femme, l'homme serait rude, GROSSIER, inculte.* (Chateaub.) *Le poète y évoqua l'ombre du ministre Prina, massacré en 1814, et flagellait en même temps et les vainqueurs et les nobles milanais, leurs complices.* Infortuné, le poète rechercha l'auteur de son poème et emprisonna tous ceux qui lui semblaient bon de soupçonner. Grossi se livra lui-même et en fut quitte pour quelques jours de prison. Cette aventure compromit sa réputation. Deux petits poèmes, la *Nomina del capellano*, le *Nozze verdi*, un drame, *Maria Visconti*, écrits encore en dialecte milanais, et enfin, le roman, *Il Conte Tomasi, la Fugitive et l'Idalgona* (1816-1820), compositions romantiques, légendes amoureuses et sentimentales, en beaux vers italiens, firent

connaître sa véritable valeur. Dès lors Grossi, qui on a appelé depuis *Bellini* et la *nostalgie italienne*, fut le poète à la mode; il eut pour lui toutes les femmes, éprises de ses récits amoureaux et de ses strophes harmonieuses. Aussi attendit-il avec impatience la publication de son grand ouvrage, les *Lombards à la première croisade* (1826); l'auteur recueillit 2,500 souscriptions, qui lui produisirent un capital de 30,000 francs, fait inouï jusqu'alors en Italie, où, non-seulement les vers, mais les meilleurs ouvrages en prose pouvaient à peine couvrir les frais d'impression. Ce poème des *Lombards*, qui renferme de très-beaux passages, mais dont la portée dépassait les forces du poète, souleva de violentes critiques. Aux plus rares mérites du style s'alliait cependant une originalité remarquable. Il en fallait, pour traiter le même sujet que Tasse; aussi, quel que fut son talent, Grossi aurait complètement échoué, en présence de ce rival, s'il eût compris de même le sujet de la première croisade. Mais, plus historien, plus archéologue que l'auteur de la *Gerusalemme liberata*, Grossi a composé son poème comme l'eût fait un romantique de l'école de Victor Hugo et évité par là toute comparaison avec le chantre de Glorinde et d'Armide. Découragé cependant par ces critiques, dont les plus sensibles pour lui portaient sur la somme que lui avait rapporté son œuvre, escomptée d'avance, Grossi renonça pour quelques années à la littérature. Il n'y rentra que huit ans plus tard, par la publication d'un roman : *Marco Visconti* (1834), écrit sous l'influence des *Promessi sposi* de Manzoni. Dans ce roman, traduit en français (1835, in-8°), se trouve la jolie poésie : *L'Idalgona rondinella*. Moins bon prosateur que poète, Grossi, à qui ces ouvrages avaient assuré une place honorable parmi les écrivains de l'école lombarde, publia son dernier travail en 1837, une nouvelle en ottave rime, *Ulrico e Lida*, écrite sur le modèle de ses premiers poèmes. Le fond de ces compositions est toujours le même, une passion contrariée, une jeune fille pure et aimante qui meurt d'amour. Pour peu qu'on ait lu quelques-uns de ses vers, on s'aperçoit aisément que Grossi est de la même école que Manzoni; c'est la même pureté avec la même hardiesse; c'est le vieil italien rajouté par des hommes d'aujourd'hui. Mais ce n'est pas seulement par le style qu'il appartient à l'école qui a renouvelé la littérature italienne au dix-neuvième siècle; lui aussi s'est établi au cœur de notre nation, a pris dans l'homme son point de vue. Quoique poète épique, c'est surtout des passions, des sentiments, des caractères qu'il est frappé. *Idalgona*, la *Fugitive* et surtout la *Pia* sont exclusivement des œuvres sentimentales; et ce qu'on apprécie le plus chez lui, ce qu'il préfère lui-même à toute autre autre chose, c'est cette puissance d'attacher en émuant :

Il cantait che nell'anima si sente. Grossi, marié en 1838, se renferma dès lors dans la vie domestique. Le gouvernement provisoire de Milan le nomma, en 1848, directeur général des écoles secondaires; mais, peu après, il vécut dans la retraite jusqu'à sa mort. Massimo d'Azeglio a dit de lui : « C'est le cœur le plus droit que j'aie jamais connu. » César Guizot, son ami, ajoute que : « quoiqu'écrivain et bon patriote, et condamné à la gloire, il a vécu heureux, parce qu'il a su aimer et être aimé. » Grossi a été, à Milan, le directeur des écoles, le directeur de l'école écrite en dialecte milanais, les académiciens de Brera lui ont élevé à Milan un monument dû au ciseau du sculpteur Vela.

GROSSIER, ÈRE adj. (gro-si-è-re — rad. gros). Qui n'est pas délié, qui n'est pas fin, qui n'est pas délicat : *Drap GROSSIER. Vêtements GROSSIERS. Traits GROSSIERS. Liquueur GROSSIERE. Vapeurs GROSSIERS. Les feux du soleil ne sont pas obscurcis par des vapeurs GROSSIERS.* (Barthé.)